

Comme je redoute les émotions trop fortes, je me surprends par instant, à désirer que cela ne dure pas toujours.

Je vous le dis sincèrement Monsieur Beullac hâtez-vous de mourir pour que je propose qu'on vous élève une statue.

Vous voyez par vous-même, mon cher Directeur, qu'il m'était tout à fait impossible cette semaine d'aborder un sujet sérieux; il est bon que l'homme se délasse de temps à autre, et moi j'ai choisi cette occasion pour me reposer.

Adieu! je cours à l'arrivée du train pour voir s'il ne me vient pas d'autres parents.

Bien à vous

HOP.

Nous rappelons à nos lecteurs que le prix de l'abonnement au JOURNAL DU DIMANCHE est de DEUX piastres par an, invariablement payable d'avance. Ceux d'entre eux qui nous renverront le bon de 25 c. qu'ils trouveront encarté dans notre NUMÉRO ILLUSTRÉ de la St. Jean-Baptiste n'auront qu'à payer \$1.75 pour un abonnement d'un an au lieu de \$2.

CAUSERIE

Je viens de recevoir une lettre de Paris et ne puis résister au désir de la publier; il paraît que les Canadiens commencent à faire du bruit dans le monde.

Paris, 8 juin 1884.

Mon cher ami,

Décidément, vous allez bien vous autres, Parisiens de l'Amérique, et vous semblez faire votre petit bonhomme de chemin fort gentiment. Continuez d'épater le public: qui fait bien peut faire mieux. Actuellement, ici, on ne parle que de vous; on nous donne des conférences, où personne ne baille, sur votre beau pays, sur votre grand fleuve et ses non moins grands bateaux à vapeur, et aussi sur vos aimables personnes. Nous avons l'honneur de posséder en nos murs une colonie canadienne fort réussie et que nous choyons de notre mieux, à commencer par votre représentant M. H. Fabre, un charmant homme fort lettré et qui travaille comme trois de nos ambassadeurs, ce qui n'est pas peu dire. De plus nous recevons la visite de nombre de vos compatriotes, les uns ne font que traverser Paris en route pour Lourdes, Rome ou la Terre-Sainte et se permettent de critiquer — en passant — le langage de nos épiciers, et ils ont bien raison, loi d'homme qui a horreur du poivre; les autres, vos pachas à vous, prennent goût à l'asphalte de nos boulevards et séjournent deux ou trois mois parmi nous. Huit jours après leur arrivée, ce sont de vrais Parisiens — sans notre déplorable accent: on les voit aux premières représentations de nos théâtres à la mode, aux courses, au Bois de Boulogne, partout enfin où le *tout Paris* se montre.

Vous dirai-je aussi que vous nous envoyez des étoiles? depuis six mois on peut compter, si je ne trompe, deux ou trois cantatrices canadiennes qui ont débuté ici et fait fureur. Bravo! la patrie d'Albani semble être une pépinière de jolies voix, et certains de mes amis qui ont visité Québec et Montréal assurent que c'est aussi une pépinière de jolies femmes. Tout est pour le mieux... pour vous, veinards que vous

êtes! Nous avons aussi à Paris un journal canadien le *Paris-Canada*, qui fait fureur, ce qui ne vous étonnera pas, car on dit que la presse, chez vous, est une vraie corne d'abondance, ce qui prouve assurément que vos journaux sont fort bien rédigés. Enfin, pour tout dire en un mot, apprenez que vous êtes à la hausse en France, grâce surtout au général de Charette qui se tue à faire votre éloge et est fort écouté. Si vous avez besoin d'argent, c'est le moment de lancer un petit emprunt sur notre marché, la bourgeoisie vous aime et le prendra bien au-dessus du pair, cela vaudra mieux pour elle que de placer ses fonds dans les actions des Harems Turcs ou les obligations des Mines d'or Irlandaises.

Pour moi, j'ai eu la bonne fortune de lier connaissance avec un de vos jeunes compatriotes, garçon fort instruit et profond observateur, et je connais maintenant mon Canada sur le bout du doigt. Quelle magnifique histoire est la vôtre et comme vous avez bien le droit d'être fiers de tout ce que vous avez fait! Au début, une poignée d'hommes, vous êtes maintenant un peuple et votre passé est aussi beau que votre avenir est grand. Que ne peut-on pas attendre des dignes fils des vainqueurs de Carillon et de Châteauguay? Vous avez su résister à toutes les oppressions et êtes sortis vainqueurs de toutes les luttes. Vous avez montré par votre exemple ce que peut le sage patriotisme luttant pour le droit et la liberté.

Avec quelle émotion j'écoute les récits de mon jeune ami quand il me parle de vos héros: Champlain, Montcalm, Lévis, Frontenac, Ibergville, Villiers, Dollard, de Salaberry et autres. J'ai appris à vénérer la mémoire de ces patriotes de 1837 qui ont payé de leur vie les libertés dont vous jouissez actuellement. Les braves gens! vous ne les oubliez pas dans vos fêtes nationales, n'est-ce pas? leurs noms brillent en lettres d'or sur les écussons et sont dans toutes les bouches. Eux qui furent au danger, mettez-les toujours à l'honneur: leur dévouement a été sublime, c'est le plus noble exemple de patriotisme que vous puissiez citer à vos enfants.

Vous avez su rester unis devant l'étranger, c'est ce qui a fait votre force; vous avez droit à notre admiration pour le beau résultat obtenu. Continuez à serrer les rangs, l'ennemi est toujours là qui vous guette prêt à faire une trouée à la moindre faiblesse de votre part. Mais vous êtes bien enrégimentés et bien disciplinés, et chez des gens comme vous il n'y a pas de défaillances à craindre. Oui, vous resterez toujours bien unis; n'avez-vous pas d'ailleurs, pour vous aider à persévérer dans vos patriotiques résolutions cette merveilleuse Association Saint-Jean-Baptiste qui vaut toutes les franc-maçonneries du monde? Je me suis laissé expliquer le but de cette Association qui est surtout de réunir entre eux tous les Canadiens et de promouvoir leurs intérêts nationaux et je comprends maintenant pourquoi vous célébrez aussi dignement la Saint-Jean-Baptiste qui est la fête de votre patriotisme.

Ma lettre vous parviendra, mon cher ami, bien peu de jours avant le 24 juin et je sais que cette année les Canadiens vont se distinguer à l'occasion du cinquantième anniversaire de la fondation de l'Association. Vos journaux, que je lis assidûment, me donnent force détails sur les préparatifs que l'on fait à Montréal pour célébrer dignement ce grand jour, et je suis certain que la cérémonie sera vraiment merveilleuse. Encore un triomphe pour les Canadiens, et comme ils auront plaisir, ce jour-là, à se reporter par la pensée cinquante ans en arrière et à constater les progrès accomplis grâce à leur énergie! Je voudrais être avec vous tous et

jouir de votre joie; mais, ne le pouvant pas, je me joindrai à ceux de vos compatriotes qui habitent Paris et qui se proposent, eux aussi, de célébrer dignement votre fête nationale. Je vous assure que ce jour-là on parlera ici du Canada.

Vos rues seront gaiment décorées, et comme le drapeau tricolore flottera partout, la France va être, on peut dire, de votre fête; certes, ce sera pour elle une grande joie et un grand honneur. Une grande joie, de voir que ses enfants qu'elle aime sont si dignes de son amour; un grand honneur, parce que son drapeau que vous déployez avec tant de vénération est maintenant, dans cette Amérique du Nord, le drapeau d'une race forte et vigoureuse que les jaloux respectent et que les étrangers admirent.

.....
Pour copie conforme.

TOUCHATOUT.

UNE AFFAIRE D'HONNEUR.

Par une belle soirée d'automne, en 1842, sept personnes, moi compris, étaient à causer avec beaucoup de gaieté devant la maison de campagne du *senor Arguellas*, située à un mille environ de Santiago de Cuba, dans la partie orientale de l'île, et autrefois sa capitale. quand survint un incident qui fit sur notre bruyante gaieté absolument l'effet d'une bombe qui eût éclaté soudain. Mais d'abord disons quelques mots de ces sept personnes, et de la circonstance qui les avait ainsi réunies. Il se trouvait là trois marchands américains, gens du sud et habiles commerçants, ayant beaucoup de relations d'affaires avec les Antilles, et se proposant de faire voile le lendemain, avec la permission du temps (selon la phrase d'usage) pour Morant Bay (Jamaïque), sur le navire le *Neptune*, capitaine Starkey; un lieutenant d'artillerie de l'armée d'Espagne, neveu de notre hôte; un M. Dupont, jeune et riche créole, né de parents français et espagnols, et réputé le prétendu de *dona Antonia*, fille et unique héritière du *senor Arguellas*, charmante beauté de dix-huit ans, âge un peu mûr dans ce climat précoce; puis le capitaine Starkey du *Neptune*, Anglais d'environ trente ans, et d'un extérieur fort distingué; enfin le septième, c'était moi-même en ce temps-là un tout jeune homme à peine rétabli d'une maladie grave qui, un an auparavant, m'avait obligé de passer de la Jamaïque au climat tempéré et plus égal de Cuba, bien qu'il n'y ait qu'une distance de cinq degrés entre les deux îles. J'étais aussi un des passagers du capitaine Starkey, ainsi que le *senor Arguellas*, qui avait des affaires à terminer à Kingston, et devait emmener avec lui la *senora Antonia*, le jeune lieutenant et M. Dupont. Le *Neptune* avait apporté à Cuba une cargaison mêlée en coutellerie, toile de coton etc., et il s'en retournait avec une demi-charge d'articles divers. Dans le nombre et appartenant aux marchands américains, était une quantité de barils de poudre qui avaient été invendables à Cuba, et pour lesquels on espérait trouver une meilleure chance à la Jamaïque. Il y avait d'excellentes cabines à bord du *Neptune*, et comme le temps était beau, et qu'on espérait un passage aussi court qu'agréable, nous étions tous, comme je l'ai dit, de l'humeur la plus gaie, savourant les meilleurs cigares de la Havana, causant politique sur Cuba, l'Amérique et l'Europe, et discutant vivement les qualités des vins de France et d'Espagne. La soirée était d'un éclat et d'une sérénité admirables. La brise soufflait doucement et nous apportait, avec la fraîcheur naissante de